Chapitre 13

De la critique à l'action, relier le pensé et l'imaginé

Julien Falgas

Nourrie par la découverte du concept d'impensé informatique, une recherche-action en cours s'appuie sur la création d'un dispositif innovant pour l'infomédiation, *needle,* Cette démarche a été confortée par le foisonnement de travaux critiques en sciences de l'information et de la communication consacrés au numérique. Un retour sur les origines et la forme adoptée par le service de navigation Web contributive *needle* introduira la distinction entre les notions d'*imaginé* et d'imaginaire. Je reviendrai ensuite sur les éléments qui marquent le retour d'une mécanique utopique caractérisé par les appels à un sursaut d'imagination pour réinventer le Web. Il s'agira alors de repositionner la notion d'utopie vis-à-vis du numérique, puisqu'elle ne saurait être la conséquence ontologique et singulière comme voudrait le faire croire le macro-techno-discours que critiquent de plus en plus d'acteurs du Web à commencer par son propre inventeur. Enfin, puisque le dépassement de la posture critique suppose – par l'action – de réconcilier raison et imagination, il nous faut assumer les responsabilités du monde universitaire quant à son empreinte sur un environnement numérique qu'il a contribué à engendrer. Pour répondre à ces responsabilités, les notions de fils et de maillage apparaissent comme des alternatives pour favoriser la quête de résonance occultée lorsque le monde est perçu au travers du prisme des réseaux.

1 Matérialiser le concept de navigation Web contributive

En décembre 2015, un peu plus d'un an après avoir soutenu ma thèse de doctorat [1], l'idée a pris forme qu'une nouvelle infomédiation était non seulement possible mais nécessaire pour renouveler nos pratiques informationnelles. Je m'étais tourné vers la recherche en 2011 pour comprendre comment des auteurs et des lecteurs se rencon-

1. Julien Falgas, « Raconter à l'ère numérique : auteurs et lecteurs héritiers de la bande dessinée face aux nouveaux dispositifs de publication », thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, Université de Lorraine, 2014.

traient autour de nouvelles formes narratives qu'ils identifiaient – les uns comme les autres – comme de la bande dessinée numérique. De par leurs originalités formelles ces récits s'éloignaient autant des définitions courantes de la bande dessinée que des circuits éditoriaux qui auraient pu garantir leur existence. Des auteurs les avaient pourtant conçus et des lecteurs y adhéraient – bon nombre avec ferveur [2]. Il s'est avéré que, si des auteurs inventaient de nouvelles manières de raconter des histoires, c'était grâce à l'assemblage original et spontané de cadres de référence variés (bande dessinée, série télévisée, film d'animation, actualité en ligne sur abonnement...). Partageant et reconnaissant les mêmes cadres de référence, des lecteurs adhéraient à ces assemblages. Mais l'innovation ne se diffusait pas, faute d'un écosystème favorable. Pour le comprendre, il aura fallu élargir le spectre d'analyse et constater que, tous secteurs éditoriaux confondus, auteurs et journalistes sont victimes de paupérisation et de précarisation [3]. Tous secteurs confondus, cette évolution coïncide avec l'essor de la diffusion numérique et des grands infomédiaires dont nous dépendons désormais pour « extraire et classer des contenus d'actualité particulièrement nombreux et dispersés afin de proposer aux internautes une information à la fois exhaustive et personnalisable » [4].

La principale raison pour laquelle des auteurs innovants se réclamaient de l'héritage de la bande dessinée, n'était pas tant leur attrait pour le système sémiotique qui définit communément la bande dessinée pour ses théoriciens [5], que parce que la bande dessinée représentait – pour eux – un mode d'expression audiovisuel accessible sans nécessiter les moyens ni supporter les contraintes de production et de diffusion des grands studios de fiction télévisuelle. Or, dans l'écosystème numérique actuel, l'individu porteur d'une information, d'une idée, d'une création, peut de moins en moins les offrir à la connaissance de la société. En effet, malgré la facilité d'accès aux outils de production numériques, la multiplicité des terminaux et des interfaces de diffusion atomise les publics. Une tendance qu'accentue la personnalisation des interfaces à des fins de ciblage publicitaire. Seules de puissantes industries culturelles disposent des moyens nécessaires pour faire exister leur production dans cet environnement transmédiatique. Découvert à la faveur de notre intérêt partagé pour la bande dessinée, le travail de Pascal Robert autour du concept d'impensé informatique résonnait avec ces questionnements.

Je ne reconnaissais plus le Web qui m'avait tant inspiré lorsque je créai ma première « page perso » en 1998, ou mon blog en 2005. C'est pourquoi, fin 2015, j'ai conçu l'idée que nous devions nous doter d'une aiguille numérique, afin que chacun contribue à recoudre les pages Web entre elles afin de retrouver le cyberespace douillet et chaleu-

2. Julien Falgas, « L'adhésion à une forme narrative innovante : la figure du fan » in *Expressions et pratiques créatives numériques en réseaux*, Brigitte Chapelain (dir.), Paris, Hermann, 2015, p. 73-83.

3. Jean-Marie Charon, « Presse et numérique – L'invention d'un nouvel écosystème », rapport remis le 2 juin 2015 à Madame la Ministre de la culture et de la communication, 2015. Frédéric Martel, « L'écrivain "social" : la condition de l'écrivain à l'âge numérique », rapport au CNL, 2015. Thomas Paris, Pierre Deloche, et Matthieu Simon, « Etats généraux de la bande dessinée, Enquête auteurs 2016, Résultats statistiques », EGBD, janvier 2016.

4. Franck Rebillard et Nikos Smyrnaios. « Les infomédiaires, au cœur de la filière de l'information en ligne : Les cas de google, wikio et paperblog », *Réseaux* 2010/2 (n° 160-161), 2010, p. 163-194.

5. Julien Falgas, « Pour une sociologie des usages et de l'innovation appliquée aux récits innovants » in *Bande dessinée et numérique*, Pascal Robert (dir.), Paris, CNRS Editions, coll. Les Essentiels d'Hermès, 2016, p. 135-53

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

reux que j'avais connu. En 2017, l'Université de Lorraine soutenait le développement du service needle dans le cadre de la valorisation non économique avant d'en accueillir la première expérimentation (fig. 1).

Descriptif fonctionnel de la navigation contributive matérialisée par needle

Needle se présente comme une extension de navigateur disponible à l'adresse http ://needle.univ-lorraine.fr. L'utilisateur de cette extension dispose d'un bouton en forme d'aiguille sur lequel il peut cliquer – au cours de sa navigation – lorsqu'il souhaite indexer une page Web le long de son « fil ». Tout en enrichissant son propre « fil », cette indexation ouvre à l'utilisateur l'accès immédiat aux « fils » des autres utilisateurs qui ont choisi d'indexer la même page que lui auparavant. L'utilisateur peut ainsi découvrir de nouvelles ressources qui ont pour double caractéristique d'avoir été successivement indexées par quelqu'un d'autre, et de l'avoir été pour des raisons similaires : à savoir pour s'en servir comme sources de sérendipité. Ainsi l'utilisateur est invité à indexer des pages qui l'inspirent, dans la mesure où il souhaite qu'elles le conduisent à de nouvelles sources d'inspiration.

Outre l'accès immédiat aux références proposées suite à l'indexation d'une page Web, l'utilisateur peut à tout moment y accéder depuis chacune des pages qu'il a indexées par le passé. Dans l'interface de gestion de son « fil », il peut, en effet, visualiser rapidement si de nouveaux « fils » ont croisé le sien au cours d'une période de son choix (par exemple au cours de la semaine qui vient de s'écouler). Enfin, en rejoignant des « filets », l'utilisateur est en mesure de partager son cheminement avec d'autres utilisateurs (par exemple les membres d'une unité de recherche ou d'un établissement) mais aussi de distinguer ces derniers par rapport à l'activité de l'ensemble des utilisateurs (par exemple pour s'assurer de ne pas suivre que les fils de ses plus proches connaissances ou collaborateurs). Enfin, l'utilisateur est invité à fournir une adresse électronique pour autoriser les autres à entrer en contact avec lui si son fil leur inspire de possibles synergies, collaborations ou échanges enrichissants.

Comme on le voit, needle repose sur la contribution collective à un index. Cet index décrit un maillage de pages Web reliées entre elles par les fils des utilisateurs de needle et non par des liens hypertextes saisis par leurs concepteurs. Le maillage présente des nœuds aux points où se croisent les « fils » de plusieurs utilisateurs différents ayant indexé une même page. Ainsi, les suggestions offertes par needle au cours de la navigation de ses utilisateurs reposent sur une logique de partage et de co-construction. C'est ce que nous avons nommé la navigation Web contributive.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

La matérialisation de cette invention s'inscrit dans une démarche de recherche-création et de recherche-action qui procède de l'expérience de rupture [6]. Il s'agit en somme de mettre la critique à l'épreuve de l'expérience [7]. Il y a dans cette démarche une ambition évidente d'aller au-delà du fait de penser ce qui était impensé, en puisant dans l'action de quoi nourrir une nécessaire réflexivité (et réciproquement) mais aussi en jetant des ponts pour résorber le gouffre qui sépare le *pensé* de l'*imaginé*. L'imaginaire participe certes à l'impensé puisqu'il procède d'une logique propre fixée de l'intérieur qui enferme l'imagination en amont et fait obstacle à la critique. Si l'imaginaire suffit à la créativité tant plébiscitée par les discours d'accompagnement du numérique, il interdit toute authentique création. En revanche, l'*imaginé* se situe *en aval* de l'imagination, il ne demande qu'à être *pensé*, tout comme les créations qui en découlent.

Le projet que représente *needle* assume le rôle critique des sciences sociales sans les y cantonner. En effet, peut-on se contenter de prendre acte d'une société du vide dans laquelle technologies et gestion prétendent produire un sens que les arts et les sciences ne produisent pas, ou plus ? Certes il existe un macro-techno-discours qui s'exprime dans la presse et les rapports institutionnels et qui véhicule l'impensé au gré de controverses stériles et de propos lénifiants autour de l'informatique et du numérique. Mais ce discours d'accompagnement ne doit pas occulter le fait qu'il existe du pensé dès les origines des technologies, et que ses auteurs étaient mus par des idéaux qui les ont poussés à inscrire leurs « utopies » dans le code informatique comme d'autres avant eux l'avaient fait avec les technologies de l'écriture. Il est entendu que le numérique ne produit pas d'utopie(s) en tant que telle(s), mais ses technologies peuvent certainement en accueillir l'expression. Dans l'autobiographie qu'il consacre à l'invention du Web [8], Tim Berners-Lee démontre une pensée indissociable du fruit de son imagination. Ce témoignage atteste de la nécessité de garder sa pensée sous silence afin de ne pas inquiéter tel ou tel acteur dont le soutien était crucial pour « tisser le Web », à commencer par son propre employeur – le CERN de Genève – qui ne le payait pas pour cela. Tim Berners-Lee témoigne tout à la fois de la contrainte que constitue l'imaginaire (et par extension l'impensé) environnant avec lequel il doit composer, et de la nécessité d'appuyer son action sur la pensée autant que sur l'imagination. Or son invention était précisément destinée à favoriser l'exercice conjoint de l'analyse et de l'intuition : pour Tim Berners-Lee, la technique est au service d'un idéal qui la transcende. Cet idéal est aujourd'hui suffisamment menacé pour que la pensée de Tim Berners-Lee et de ceux qu'elle a inspirés devienne audible.

2 La réinvention du Web, un défi à l'imagination

Au travers d'une intense activité de parutions d'ouvrages au cours de l'année 2017, tout un courant critique en sciences de l'information et de la communication a démontré qu'une poignée de grandes sociétés américaines – les GAFAM (Google, Ama-

6. Julien Falgas, « needle, une innovation issue des sciences de l'information et de la communication face à la crise de l'inspiration » *in XXIe congrès de la Société française des sciences de l'information et de la communication « Création, créativité et médiations » – pré-actes vol. 3*, SFSIC, MSH Paris Nord, Paris, France, juin 2018, p. 221-236.

7. Julien Falgas, « Needle : la critique des GAFA à l'épreuve de l'expérience », *Hermès, La Revue*, 82 (3), CNRS-Editions, Paris, 2018, p. 232-237.

8. Berners-Lee, Tim et Mark Fischetti. *Weaving the Web : The Original Design and Ultimate Destiny of the World Wide Web by Its Inventor*. 1. Harper, New York, 2000.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

zon, Facebook, Apple, Microsoft) – dominent sans conteste nos pratiques informationnelles [9]. Dans leur essor, les GAFAM tirent parti et entretiennent l'impensé qui consiste à marginaliser les questionnements autour des enjeux de sociétés que soulève le numérique. Ils masquent leurs orientations éditoriales [10] derrière une illusion de neutralité technologique : dans le choix de ce qui est publié ou non, leurs algorithmes opaques [11] ont pris le pas sur les chartes éditoriales publiques des médias.

C'est ainsi que se pose aujourd'hui la question de la réinvention du service Internet le plus répandu, le *World Wide Web* [12] face au constat posé en ces termes par un vice-président de la fondation Mozilla : « the tragedy of the Web is that it's hard to find the answers to the questions you haven't imagined, and expanding your imagination has only gotten harder now that both search and social networks strive to give you a heavily filtered version of the Web [13] ». Pour les 29 ans de son invention, Tim Bernes-Lee jugeait nécessaire de dépasser « le mythe que la publicité est le seul modèle commercial possible pour les entreprises en ligne, et le mythe selon lequel il est trop tard pour changer le mode de fonctionnement des plates-formes [14] ». Un défi à l'imagination que le sociologue Dominique Cardon résume ainsi : « Les usages actuels du Web sont très en deçà des potentialités qu'il nous offre. Nos imaginations et nos initiatives ne sont pas à la hauteur de ses possibles. Il ne fait pas de doute que les moyens financiers, l'attention des internautes et leur créativité sont aujourd'hui aspirés par une économie numérique qui se préoccupe avant tout d'élargir son empire et de se monétiser. Mais il serait aussi maladroit de considérer que le développement du marché des grandes plateformes interdit ou empêche de faire autre chose, autrement et selon d'autres principes. Le Web se ferme par le haut, mais toute son histoire montre qu'il s'imagine par le bas. Sa trajectoire est émaillée de ces initiatives audacieuses, originales, curieuses et en rupture. Il n'y a aucune raison de penser que cette dynamique doive s'arrêter ou qu'elle soit complètement entravée par la domination des GAFA. Cependant, plus que jamais, il appartient aux chercheurs, aux communautés, aux usagers, aux pouvoirs publics aussi, d'encourager les initiatives qui préservent cette dynamique réflexive, polyphonique et peu contrôlable que les pionniers du Web nous ont confiée [15]. »

9. Bernard Miège, Les industries culturelles et créatives face à l'ordre de l'information et de la communication. Nouvelle édition entièrement refondue et augmentée, Fontaine : Presses universitaires de Grenoble, coll. communication en plus, Grenoble, 2017. Nikos Smyrnaois, Les GAFAM contre l'Internet, Paris, Ina éditions, 2017. Olivier Ertzscheid, L'appétit des géants : pouvoir des algorithmes, ambitions des plateformes, C&F Editions, Caen, 2017.

10. Brigitte Simonnot, « Place des moteurs de recherche dans l'éditorialisation du Web », Communication & langages, n° 188, 2016, p. 45-59.

11. Dominique Cardon, A quoi rêvent les algorithmes : nos vies à l'heure des big data, Seuil, coll. La République des idées. Paris, 2015.

12. Bernard Stiegler (dir), La toile que nous voulons : le Web néguentropique, FYP, Paris, 2017.

13. « La tragédie du Web c'est qu'il est difficile de trouver des réponses à des questions que l'on n'a pas imaginées, tandis que faire preuve d'imagination est devenu de plus en plus difficile à mesure que moteurs de recherche et réseaux sociaux nous offrent une version lourdement filtrée du Web. », Nick Guyen, « Your phone is not a television », Firefox Context Graph, Medium, 2017, en ligne : `https://medium.com/firefox-context-graph/your-phone-is-not-a-television-2aaae67c645`

14. Tim Berners-Lee, « The Web is under threat. Join us and fight for it », World Wide Web Foundation, 2018, en ligne : https ://Webfoundation.org/2018/03/Web-birthday-29/

15. Dominique Cardon, « Le Web que nous voulons en 8 propositions » in Bernard Stiegler, La toile que nous voulons : le Web néguentropique, FYP, Paris, 2017, p. 23-43.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

Le Web est au centre d'un mouvement d'espérance et d'attente caractéristique de la mécanique utopique. Comme lors de son invention il y a 30 ans, il ne s'agit pas de plébisciter une technologie qui produirait par nature de l'utopie, mais de veiller à ce que cette technologie exprime un idéal comme d'autres ont pu le faire avant elle. Lorsqu'il mobilise la notion d'utopie, Patrice Flichy [16] s'appuie sur Paul Ricoeur [17] pour la définir comme « une alternative au pouvoir en place ». C'est bien une telle alternative que nous sommes appelés à imaginer aujourd'hui pour réhabiliter le Web, Internet et le numérique avec lui dans leur capacité d'expression utopique.

3 Des utopies numériques pour échapper à l'idéologie du numérique, prétendue utopie

Afin de revenir aux sources de ce qu'il nomme l'utopie numérique, Fred Turner, directeur des études au département des sciences de la communication de l'Université de Stanford, s'attache à la biographie d'une figure clé de la genèse des réseaux numériques : Stewart Brand [18]. Du *Whole Earth Catalog*, au magazine *Wired* en passant par les forums électroniques du WELL, Stewart Brand n'a cessé d'échafauder des dispositifs sociotechniques à même d'incarner sa vision cybernétique d'un mode réseau dans lequel chaque individu ne dépend que de lui-même pour prendre part à la circulation de l'information et à la connexion des consciences. Alors que l'informatique des années 1960 incarnait le pouvoir centralisateur et technocratique qui avait produit la bombe atomique et mené à la guerre du Viêtnam, le numérique s'est érigé en technologie de libération personnelle, d'autant plus neutre en apparence que ses pères (au nombre desquels on ne compte guère de femmes) se sont gardés de toute engagement dans les luttes de leurs temps (droits civiques, émancipation des femmes, ...). Fred Turner nous rappelle que cette utopie numérique est l'œuvre de jeunes mâles blancs et aisés qui – dans leur mouvement de retour à la terre – emportèrent avec eux les technologies et les modes de fonctionnement des laboratoires d'Etat, au moment où d'autres s'engageaient dans l'activisme pour infléchir la marche du monde. Le récit de Fred Turner peut être relu dans les termes de Patrice Flichy : l'utopie-fantasmagorie des cybernéticiens a inspiré l'utopie-rupture des communalistes de la contre-culture pour se muer en idéologie à mesure qu'elle se déclinait en utopie-projet et qu'elle transformait ses premières réussites en mythes. Ce processus produit et se nourrit de l'impensé, en entretenant un imaginaire sclérosant qui ferme la porte à tout autre imaginé. Le recours au singulier de « l'utopie numérique » est sans doute le signe de la puissance de ce processus : de même qu'il existe des utopies littéraires (inscrites par l'écrit), il existe très certainement des utopies numériques (inscrite par l'informatique), et non une seule qui serait ontologique au numérique.

Fruit de la rencontre en 1995 de deux étudiants de Stanford, Google illustre bien l'évolution qui mène de l'utopie à l'idéologie. Ainsi lorsque Sergey Brin et Larry Page dévoilent le concept du *PageRank* qui fera le succès de leur invention sur le marché des moteurs de recherche, ils affirment : « we believe the issue of advertising causes

16. Patrice Flichy, L'imaginaire d'Internet, Découverte, coll. Sciences et société, Paris, 2001.

17. Paul Ricoeur, L'idéologie et l'utopie, Seuil, Paris, 1997.

18. Fred Turner, *Aux sources de l'utopie numérique : de la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence*, C & F, Caen, 2013.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

enough mixed incentives that it is crucial to have a competitive search engine that is transparent and in the academic realm [19] ». La firme de Mountain View semble à présent bien loin de l'idéal initial de ses créateurs. Cependant, on observait alors une augmentation soudaine des contenus disponibles sur le Web : entre 1999 et 2002, le nombre de sites Web dans le monde bondit de 7 à 32 millions [20]. Pas plus que les annuaires qu'ils avaient supplantés, les moteurs de recherche fondés sur les métadonnées, tels qu'Alta Vista, n'étaient en mesure d'orienter l'internaute dans une telle masse de contenus, alors que de plus en plus d'éditeurs mettaient en œuvre des stratégies d'optimisation de leur référencement aux conséquences délétères pour la pertinence des résultats de recherche. Dans ce contexte et pour un temps, Google a contribué à renouveler l'idéal d'un réseau mondial des connaissances et des consciences. Le moteur a fondé la pertinence de ses résultats sur l'objectivation des liens hypertextes tissés entre les pages Web par leurs créateurs eux-mêmes : au regard du *Pagerank*, plus une page Web est indexée par d'autres et plus elle est jugée pertinente. Google a intégré la publicité à ses résultats de manière potentiellement trompeuse, mais avant tout moins intrusive et agressive que les standards de l'époque. Enfin, les blogs ont bénéficié de la propension de Google à favoriser les pages Web fréquemment mises à jour. Ils ont succédé aux pages personnelles, perpétuant l'idéal de Tim Berners-Lee : « un dispositif qui permette, à la fois, de créer des documents – bien plus que de les trouver – et de créer des liens – bien plus que de les suivre –, tout en offrant, certes, la possibilité d'interagir avec d'autres individus, mais, surtout, de créer quelque chose avec eux [...] l'une des conditions fondamentales censées favoriser, au sein de la société, aussi bien le développement de la recherche scientifique que l'établissement de la paix dans le monde [21]. »

Pourtant, sous l'égide de Google, la navigation hypertextuelle a cédé le pas face à l'usage croissant du moteur de recherche. A mesure que les liens hypertextes ont acquis une valeur marchande au regard de ses critères de référencement, ils ont perdu leur pertinence pour l'internaute. Tandis que l'algorithme de Google subissait une évolution constante pour contrecarrer les stratégies de détournement échafaudées par les éditeurs de contenus, le réseau hypertexte était confisqué par les acteurs disposant des ressources pour en négocier et en organiser les liens dans l'intérêt de leur référencement. L'idéal d'un réseau des consciences a perduré un temps avec l'essor des blogs personnels et leur promesse de permettre à chacun de publier et communiquer de blog à blog sans nécessiter l'apprentissage d'un quelconque langage informatique, mais la parenthèse s'est refermée avec l'arrivée de Facebook et des réseaux sociaux numériques. Ils ont permis à tout-un-chacun de partager des liens sans saisir la moindre ligne de code, ni même le moindre contenu original, en contrepartie d'une gratification sociale immédiate qui occulte la portée éphémère des échanges. Avec Google puis

19. « nous croyons que le modèle publicitaire est à l'origine d'un nombre suffisant d'incitations biaisées pour qu'il soit crucial de disposer d'un moteur de recherche compétitif à la fois transparent et relevant du monde académique ». Sergey Brin et Lawrence Page, « Reprint of : The Anatomy of a Large-Scale Hypertextual Web Search Engine », *Computer Networks,* 56, No 18 (décembre 2012), p. 3825-3833

20. Chiffres Netcraft cités par le Journal du Net, 2009, `http://www.journaldunet.com/cc/03_Internetmonde/intermonde_sites.shtml`, consulté le 4 juin 2018

21. Roger Bautier, « La fractalité du Web comme condition de l'intercréativité » in XXI[e] congrès de la Société française des sciences de l'information et de la communication « Création, créativité et médiations » – pré-actes vol. 2, SFSIC, MSH Paris Nord, Paris, France, juin 2018, p. 251-258.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

avec Facebook, on a cessé de surfer sur le Web, pour y accéder par un entonnoir [22]. Le duopole nous enferme dans ses conceptions de la réputation : le lien et le *like* [23]. Pis, la multiplication des dispositifs et des interfaces, loin de déboucher sur une forme de pluralisme, atomise les audiences sous couvert de personnalisation. A tel point qu'on peut se demander si l'internaute de la fin du XX^{e} siècle ne pouvait pas, de lien en lien, accéder à des contenus bien plus diversifiés que l'internaute de ce début de XXI^{e} siècle dont l'expérience dépend de sa plateforme de prédilection (Facebook, Twitter, Snapchat, Instagram, Youtube…) et de ses bulles informationnelles [24]. Les productions individuelles et originales sont confinées dans l'espace de partage qui les a vus naître. Seules les superproductions transmédia des industries culturelles disposent des ressources nécessaires pour circuler d'une plateforme à l'autre dans ce nouvel espace médiatique. Si l'accès aux médias de masse était soumis à quelques *gatekeepers*, l'accès à la masse des médias n'est plus qu'une affaire de moyens, dont on sait la répartition de plus en plus inégale. Pour Julia Cagé, Nicolas Hervé et Marie-Luce Viaud, les conséquences de cette situation sur la qualité de notre information ne font aucun doute : la production d'information originale est découragée par l'injonction à la réactivité et par la facilité à copier-coller [25]. Julia Cagé dresse le même constat quant à la promesse démocratique (une personne, une voix) ; elle est pervertie par les modalités de financement des campagnes et des partis politiques qui tendent à concentrer le pouvoir entre les mains des plus riches [26]. La promesse que portait le Web (une personne, une page) n'est pas moins pervertie par la concentration des modalités d'accès et de circulation des contenus aux mains de quelques acteurs dominants sur le plan économique.

Par la force de l'impensé, le numérique a été présenté comme une utopie en soi, ou tout du moins comme une source d'utopie, s'imposant ainsi comme un ensemble de technologies désirables et incontournables. La critique de cette situation peut conduire à se méfier des utopies qui s'expriment au travers des technologies numériques. Pourtant, tout comme le dévoiement de l'idéal démocratique ne saurait discréditer cet idéal lui-même, il semble crucial d'encourager les utopies numériques face à l'idéologie que masque l'impensé (et sa prétention à faire du numérique une utopie).

4 Le monde universitaire doit réconcilier raison et imagination

Comme le souligne Fred Turner, comme le montre l'invention du Web au CERN par Tim Berners-Lee, comme le rappellent les mots de Sergey Brin et Larry Page – alors jeunes docteurs de l'université de Stanford – et comme en attestent les origines de Facebook sur le campus de l'université de Harvard, le monde académique est comptable de ce qu'est devenu le numérique. Avec Violaine Appel, nous avons proposé

22. Brigitte Simonnot et Gabriel Gallezot, L'entonnoir : Google sous la loupe des sciences de l'information et de la communication, C&F, Caen, 2009.

23. Dominique Cardon, « Du lien au like sur Internet : Deux mesures de la réputation » Communications, vol. 93, No. 2 (2013), 2013, p. 173-186.

24. Eli Pariser, The Filter Bubble. How the New Personalized Web Is Changing What We Read and How We Think, Penguin Books, Londres, 2011.

25. Julia Cagé, Nicolas Hervé et Marie-Luce Viaud, *L'information à tout prix*, coll. Médias et humanités, INA, Paris, 2017.

26. Julia Cagé, *Le prix de la démocratie*, Fayard, Paris, 2018.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

de parler d'empreinte pour traduire la responsabilité qui incombe aux organisations universitaires vis-à-vis des évolutions de l'environnement numérique [27]. Or, le monde universitaire hexagonal semble encore loin d'assumer cette empreinte. Que penser d'un conseil d'administration universitaire qui vote le remplacement de ses outils de travail collaboratif par ceux de Google, au mépris des mises en garde de ses propres chercheurs spécialistes du numérique [28] ? Que dire de ces établissements qui accueillent à bras ouverts des formations en Webmarketing délivrées par des étudiants recrutés par Google [29] ? Et plus largement de la communication institutionnelle de nos établissements dans laquelle les logos de Facebook, Twitter, LinkedIn et consorts sont brandis comme autant de « vu à la TV » dans un catalogue de jouets des années 1980 ?

Pour l'anthropologue Tim Ingold, un « dragon habite la rupture que nous avons créée entre le monde et notre imagination », ce dragon « grandit dans de telles proportions qu'il devient de plus en plus difficile d'adopter un mode de vie durable [30] ». L'essor de l'impensé numérique pourrait bien être l'une des têtes de l'hydre. L'idéologie qui profite de cet impensé prétend transformer le monde sensible en données massives, captées dans l'Internet des objets, pour en nourrir les algorithmes des intelligences artificielles sensées servir les humains augmentés auxquels rêvent les idéologues transhumanistes [31]. Dans son diagnostic, Tim Ingold souligne lui aussi la responsabilité du monde universitaire, qui a la charge de « faire revivre l'émerveillement, l'espièglerie et l'insatiable curiosité de la petite enfance, mais à travers une profondeur de connaissance, un fonds d'expérience et une rigueur intellectuelle auxquels il n'est possible de parvenir qu'à l'issue de nombreuses années de vie et d'étude [32] », l'anthropologue déplore que « la recherche [soit] devenue un processus industriel de recueil de données et de traitement de l'information » tandis que « les arts sont supposés palier à cette situation en la recouvrant d'une façade séduisante ».

La rupture entre la raison et l'imagination fait le lit de ce que le sociologue Hartmut Rosa nomme la « stabilisation dynamique [33] » : cette quête effrénée et aliénante de croissance économique qui nous pousse à l'accélération technologique et à l'innovation socioculturelle. Hartmut Rosa préconise d'y substituer la quête de résonance, c'est-à-dire de cette « difference that allows for the possibility of appropriation » [34]. Il ne s'agit pas de ralentir, ni même d'interrompre le mouvement sur lequel repose l'équilibre de nos sociétés, mais d'en changer la visée pour résorber le gouffre qui s'est instauré entre le monde et notre imagination. Considérons l'environnement numérique comme le fruit

27. Violaine Appel et Julien Falgas, « Responsabilité sociétale des universités et environnement numérique : la notion d'empreinte, un enjeu de réflexivité », *Communication*, vol. 35/2 - 2018, 2018

28. Franck Rebillard et Fabrice Rochelandet, « Lettre ouverte aux membres du Conseil d'Administration de l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 », *Google à Paris 3 ? Non, merci*, 2016, en ligne : https ://googlep3.wordpress.com/2016/06/03/lettre-ouverte-aux-membres-du-conseil-dadministration-de-luniversite-sorbonne-nouvelle-paris-3/

29. Camille Stromboni, « Des formations au numérique dispensées par Google à l'université font débat », Le Monde, Campus, 2018, en ligne : `http://www.lemonde.fr/campus/article/2018/03/05/des-formations-au-numerique-dispensees-par-google-a-l-universite-font-debat-5265898-4401467.html`

30. Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, Pierre Madelin (trad.), Paris, Zones Sensibles, 2013.

31. Yuval Noah Harari, *Homo Deus. Une brève histoire du futur*, Pierre-Emmanuel Dauzat (trad.), Albin Michel, Paris, 2017.

32. Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, Pierre Madelin (trad.), Paris, Zones Sensibles, 2013.

33. Hartmut Rosa, « Dynamic Stabilization, the Triple A. Approach to the Good Life, and the Resonance Conception ». *Questions de communication*, vol. 31, No. 1 (2017), 2017, pp. 437-456

34. Traduction personnelle : « la différence qui offre la possibilité d'une appropriation ».

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

d'un seul et même processus dans lequel Tim Ingold englobe l'évolution biologique et l'évolution culturelle : la vie. Dès lors, la réponse à la crise de l'inspiration que pose aujourd'hui le numérique [35] ne saurait résider dans la déconnexion : cela perpétuerait la rhétorique de l'impensé en occultant toute analyse complexe des questions soulevées et en réduisant le problème à un débat d'opinions entre pro et anti [36]. Il y a 30 ans, Jacques Perriault suggérait que les machines à communiquer servent de mastic à une société de plus en plus alvéolaire et que le fait de combler les déséquilibres au moyen de ce mastic pourrait contribuer à les augmenter [37]. Au regard des constats actuels, l'entreprise de rénovation qui s'impose ne saurait consister à retirer aveuglément un mastic devenu nécessaire ni à en ajouter tant et plus. Il nous faut retrouver la relation de l'artisan à son matériau et aux contraintes de son environnement, et ce jusque dans l'exercice de la recherche universitaire.

5 Du réseau au maillage, pour habiter l'environnement numérique

Dans son travail, Tim Ingold accorde une place centrale à l'idée de ligne, tirant son inspiration de l'analyse du tissage, une pratique artisanale qui interroge la distinction entre artefacts et êtres vivants, entre fabrication d'objets et développement organique [38]. Tim Ingold nous invite à renouer avec le maillage (*meshwork*) qui permet d'habiter le monde, en lieu et place du réseau (*network*) qui consiste à l'occuper. La ligne est tout à la fois le matériau du tissage et le symbole des relations qui unissent toute chose : « Habiter le monde c'est donc entremêler continuellement nos vies les unes aux autres ainsi qu'avec la diversité des éléments qui constituent notre environnement [39]. » La ligne est aussi celle du parcours, un parcours par trop rectiligne lorsque nous suivons les recommandations des algorithmes, auxquelles Nicolas Auray opposait le cheminement du flâneur qui évolue selon le régime de l'exploration curieuse [40]. La ligne, c'est enfin le fil de la pensée de chacun qui s'enchevêtre avec d'autres au gré de ses rencontres avec des idées, des créations, des productions intellectuelles qu'il croise – de plus en plus – sous une forme numérique, *needle* adresse au monde universitaire une utopie – c'est-à-dire une alternative au pouvoir en place – qui fait appel à sa responsabilité vis-à-vis de l'environnement numérique qu'il a engendré. À mesure que cette utopie gagne de nouveaux alliés, elle matérialise l'espérance et l'attente d'un environnement numérique riche d'un maillage de fils entremêlés au gré de l'exploration curieuse de toutes et tous, en lieu et place du sordide réseau de lignes droites par l'entremise desquelles des intelligences artificielles nous désignent quels documents consulter. L'action et la recherche conjuguées autour de la conception de dispositifs numériques sont sources de *pensé* mais aussi d'*imaginé* numérique. Si le dialogue qui s'établit entre les deux peut parfois les rendre indistincts, il doit être

35. Julien Falgas, « needle, une innovation issue des sciences de l'information et de la communication face à la

36. Pascal Robert, *L'impensé numérique. Tome 1*, Editions des Archives contemporaines, Paris, 2016.

37. Jacques Perriault, *La logique de l'usage : essai sur les machines à communiquer*, l'Harmattan, Paris, 2008 (1ère ed. 1989).

38. Tim Ingold, *Une brève histoire de la ligne*, Sophie Renaut (trad.), Paris, Zones Sensibles, 2011.

39. Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, Pierre Madelin (trad.), Paris, Zones Sensibles, 2013.

40. Nicolas Auray, L'Alerte ou l'enquête. Une sociologie pragmatique du numérique, Presses des Mines, Paris, 2016.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577

entretenu pour réaliser que la source de l'impensé réside dans le gouffre qui les sépare trop souvent et que l'*inspiration* et l'*intuition* permettent de franchir.

Published in : Pascal ROBERT (dir.), *L'impensé numérique. Tome 2 : Interprétations critiques et logiques pragmatiques de l'impensé*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003577, doi : 10.17184/eac.9782813003577